



CHRONIQUES D'UNE
SORCIÈRE
D'AUJOURD'HUI
2. Alicia

Angèle Delaunois

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

PROLOGUE

Alicia reste seule. Elle grelotte de détresse et se demande ce qu'elle est venue faire là, encore une fois. Son sac de toile est vide. Elle ne se comprend plus. Pourquoi vient-elle, presque chaque jour, dans cet endroit lugubre... comme si elle y était appelée par quelque chose de bien plus fort qu'elle? Elle aime les fleurs et les plantes, d'accord, mais cette recherche insensée tourne à la névrose. Elle ne comprend pas non plus pourquoi la tristesse et le désespoir emplissent son cœur, alors qu'elle a tout pour elle: la jeunesse, la beauté, le talent, l'intelligence, l'amour en la personne de ce beau gars qui se jetterait volontiers dans le feu si elle le lui demandait.

Et ce froid terrifiant qui ne la quitte plus maintenant et qui l'oblige à conserver une température de serre dans son petit appartement... D'où provient-il? Va-t-il la lâcher un jour? Est-il en train de l'éteindre, de la tuer? C'est seulement lorsqu'elle danse avec Carlos qu'elle retrouve sa chaleur et sa vitalité. Elle se sent terriblement seule dans ce pays étranger dont on lui avait tant vanté la générosité et la bonne humeur. Elle a l'impression de glisser

lentement vers un trou obscur où une force maléfique l'attend pour lui arracher tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle est... Elle ne sait que faire pour s'en sortir.

Découragée, elle regarde autour d'elle. Solitude, blancheur, espaces infinis de mort et de souvenirs qui s'éteignent... Elle fond en larmes et, du fin fond de sa détresse, elle appelle la seule personne qui peut lui venir en aide : «ISA».



Et voilà, on était revenus à la maison et il me restait de toute cette aventure en Bretagne une incroyable impression d'irréalité. Comme s'il ne s'était rien passé du tout, on s'était réinstallés dans notre vie sans trop de peine. Il y avait tout de même une petite différence : chaque jour qui passait me confirmait dans le fait que quelque chose était bancal entre mon frère jumeau et moi.

Jamais je ne m'étais sentie aussi crevée. Pendant les deux semaines qui ont suivi notre retour de Bretagne, je crois que j'ai dormi tout le temps. Dès que je me posais quelque part, je fermais les yeux et je plongeais dans une nuit obscure, très obscure. Je me couchais comme les poules, vers sept ou huit

heures du soir, pour émerger difficilement vers dix ou onze heures le lendemain matin. Jacinthe, ma maman poule préférée, commençait à s'inquiéter sérieusement. Moi aussi.

Au bout de deux semaines de léthargie, j'étais tout de même assez reposée pour me demander ce que j'allais faire des semaines d'été qui restaient avant la rentrée au cégep. Pour dire vrai, j'avais envie de ne rien faire. J'ai tout de même accepté d'aller garder de temps en temps les deux gamines de notre voisin, deux petites cocottes adorables de trois et cinq ans, que je connais depuis leur naissance. Histoire de me faire un petit peu de sous, car mon compte en banque n'était pas loin du zéro absolu.

Max avait raconté à nos vieux en long, en large et en travers les moindres péripéties de notre voyage, mais, curieusement, il avait été très discret au sujet de notre séjour à Ménéac. Il avait mentionné aux parents notre séjour au fabuleux *bed and breakfast* de madame Brèvelet, mais il n'avait rien raconté des événements plutôt étranges dont il avait été témoin. Et il avait été tout aussi muet sur le rôle que j'y avais joué. Comment expliquer rationnellement ce qui s'était passé? Si on s'était lancé là-dedans, papa aurait été sceptique et ricanneur et maman aurait été horrifiée.

Et lui, qu'est-ce qu'il fichait, mon Maxou préféré, en cette fin d'été ensoleillée? Contrairement à moi, il était revenu en pleine forme de notre virée bretonne. Avec la ferme intention de repartir bientôt. Avec ou sans moi? Il ne le précisait pas. Ce voyage lui avait ouvert des horizons, lui avait donné le goût de l'aventure. Loin de notre petite vie pépère, il avait le monde entier à découvrir et il n'allait pas s'en priver. Il avait décidé de commencer tout de suite à ramasser de l'argent pour son prochain voyage. Par conséquent, il avait trouvé assez vite un job d'été payant: serveur dans un café Starbucks du centre-ville qui était comble du matin au soir dès que la température était potable... et comme il faisait beau tous les jours! Le salaire horaire n'était pas terrible mais les pourboires, à la fin du chiffre de travail, pouvaient se compter en centaines de beaux dollars. En principe, il ne travaillait pas dans la soirée, juste la journée. Il partait donc vers 7 h du matin pour faire les petits déjeuners et revenait en fin de journée après l'heure de l'apéro. Autant dire qu'on ne se voyait pas beaucoup. On se croisait parfois à la porte de la salle de bains, on mangeait quelquefois le soir tous les quatre en famille, c'était à peu près tout.

Je soupçonnais Max de me fuir... ou, à tout le moins, d'éviter toute conversation avec moi

qui aurait pu tourner autour des événements de Ménéc. Même s'il avait été témoin et acteur privilégié de cette histoire, il n'avait pas envie d'en reparler ou d'approfondir ce qui s'était passé. Tout cela le mettait mal à l'aise. En cela, il était le digne fils de Pierre Legall: ce qui ne pouvait pas s'expliquer de manière rationnelle n'existait tout simplement pas. Sans pouvoir affirmer qu'il avait rêvé les yeux ouverts, il prenait du recul. Après tout, qu'est-ce qu'il avait vu? Réellement vu? Le portrait d'une très belle jeune femme du passé dans la chambre que nous avons occupée, un chat qui avait sauté dans un puits et une vieille dame grincheuse qui s'était mise à pleurer en le voyant et qui l'avait appelé Michel. Des belles filles, il y en avait eu à toutes les époques. Les chats idiots ne couraient pas les rues mais il y avait des exceptions. Quant aux vieilles dames qui perdent les pédales, il en connaissait quelques-unes... dont certaines dans notre famille. De son point de vue, ce qu'on avait vécu au manoir de Bellotte pouvait se résumer à ça. En fait, lui et moi, on n'avait pas fait le même *trip*!

Évidemment, je ne pouvais pas pratiquer la même légèreté, car mon implication était bien plus importante que la sienne. Juste avant de m'endormir, je revoyais souvent le sourire lumineux de

Bellotte et le visage parcheminé de Jeanne Longré. Je ne parvenais plus à les dissocier. La jeunesse de l'une et les ravages de l'âge chez l'autre se superposaient en générant en moi une angoisse dont je parvenais difficilement à m'évader. Je trouvais un peu de paix en invoquant les guides mystérieuses que j'avais rencontrées dans la forêt de Brocéliande. «Patience, petite sœur! Tout ira bien pour toi. Le temps fera son œuvre. Tu as encore tant à apprendre!»

Au fil des semaines, j'ai fini par retrouver un semblant de sérénité. La rentrée scolaire arrivait à grands pas. On allait changer de crèche, Max et moi, et se retrouver au cégep. On était mieux de s'y préparer. Dans deux semaines, on allait avoir autre chose à faire que de ressasser de vieilles inquiétudes.

Mais il n'est pas si facile que ça d'échapper à son destin. Au milieu du mois d'août, une enveloppe bordée de noir, adressée à mon nom, tomba dans notre boîte aux lettres. Elle contenait un faire-part qui annonçait la mort de celle que j'appelais avec tendresse «mémère Jeanne». Un petit mot laconique y était joint.

Bonjour belle rouquine,

Jeanne est morte tranquillement pendant son sommeil, dans la nuit du 10 au 11 août. Grâce à toi, ses derniers

jours ont été sereins. Elle a eu le temps de se réconcilier avec elle-même et elle est partie sans révolte, avec tout de même le regret d'être passée à côté de plein de choses. Il aurait fallu que ma sœur te rencontre bien avant... mais tu n'étais pas née. Que veux-tu, les choses arrivent lorsqu'elles doivent arriver. C'est tout!

Pour ma part, je vais partir en voyage comme j'ai toujours rêvé de le faire. Peut-être que je viendrai te voir un jour dans ton Canada. Le manoir est toujours ouvert et madame Brévelet a reçu beaucoup de clients pendant les vacances. Elle a trouvé un autre gardien.

Aliette est bien occupée avec son café-tabac. Elle t'embrasse, et moi aussi.

Alain Longré

Ainsi donc, la vieille Jeanne était partie en paix. Son âme torturée avait quitté son petit corps flétri par l'âge et le chagrin. Elle avait pu sourire et se sentir enfin pardonnée. Je fus reconnaissante de ce petit mot qu'Alain Longré m'avait envoyé, et la perspective de le revoir «peut-être» me réjouissait.

Paradoxalement, cette triste nouvelle me réconforta. Oui, j'avais bien travaillé. Oui, j'avais des pouvoirs que j'avais utilisés un peu n'importe comment dans l'urgence. Oui, il fallait que j'apprenne à les maîtriser. Oui, j'allais rencontrer des gens

que j'aurais le pouvoir d'aider ou de guider. Oui, le monde étrange qui m'était ouvert était secret et pas grand monde ne me croirait. Mais il était unique et merveilleux et j'avais l'inimaginable pouvoir de m'y promener et d'y grandir.

Je n'ai pas eu besoin d'expliquer quoi que ce soit aux parents, étant donné que c'est moi qui avais ramassé la lettre dans la boîte. Par contre, j'ai posé bien en évidence le faire-part de décès sur la table de nuit de Max en gardant le petit mot d'Alain Longré pour moi seule. Je suis sûre qu'il l'a lu mais il ne m'a fait aucun commentaire.

Tout d'un coup, j'en ai eu ras le bol de Montréal. J'ai soudain eu besoin d'air pur, de silence, d'espace. J'ai donc appelé ma grand-mère Macha et je lui ai demandé si elle acceptait de me recevoir durant quelques jours, avant la rentrée. Bien entendu, elle a tout de suite été d'accord. Le lendemain matin, j'ai pris le premier autobus en direction de Sherbrooke.



Lorsqu'on était petits, on trouvait ça vraiment compliqué d'appeler notre grand-mère «mamie Macha». Pour se simplifier la vie, on l'avait baptisée Mamicha. Ce petit surnom d'amour lui était

resté et elle s'en faisait une gloire. Donc, Mamicha m'attendait au terminus des autobus. Dès qu'elle m'aperçut, elle se précipita vers moi, me prit dans ses bras et m'embrassa une bonne vingtaine de fois. Elle a harponné mon sac de voyage et bras dessus, bras dessous, on a rejoint sa petite Mini. Le coffre de sa voiture débordait de sacs d'épicerie. Elle avait décidé de gâter sa chatonne, comme elle m'appelait depuis que je savais ronronner.

À une demi-heure de Sherbrooke, pas loin du village de North Hatley, le chalet de ma grand-mère était situé dans un bosquet, à flanc de colline. De là, on avait une vue magique sur le lac Massawippi et les nuages. Au bout de son chemin, on arrivait sur un terre-plein gazonné où la maison nous accueillait.

En entrant, on se retrouvait dans un vestibule un peu étroit. Ensuite, on accédait à la grande pièce, et là, c'était le bonheur. Des fenêtres sur trois côtés qui ouvraient sur les arbres et le miroir du lac dans le lointain, une véranda, des meubles tout simples, des livres partout, une immense cheminée en pierre et, surtout, une chaise berçante que je connaissais par cœur pour m'y être endormie bien des fois dans les bras de mamie.

Il y avait aussi le vieux piano de Théo, affreusement désaccordé, où trônait une photo de

Mamicha lorsqu'elle avait vingt ans. On dit que je lui ressemble beaucoup et c'est plutôt flatteur. Mamie, dans sa folle jeunesse, c'était tout un pétard : des cheveux roux bouclés, comme les miens, de grands yeux gris-vert, un sourire contagieux, une haute taille... que je ne possède pas puisque, selon Max, je suis une demi-portion.

Outre la grande pièce, il y avait trois chambres, toutes habillées de lattes de bois sombre, une vieille salle de bains et une cuisine laboratoire où flottaient toujours des odeurs incroyables. Au sous-sol, c'était le fief de Mamicha, son atelier de peintre où on n'entrait que sur la pointe des pieds... des toiles partout et un immense chevalet posé en pleine lumière qui soutenait l'œuvre en cours. Et là aussi, des bouquins, des revues d'art et un délire de plantes suspendues. Il y avait aussi une pièce mystérieuse où on évitait d'aller depuis qu'il avait disparu : la photothèque de Théo qui gardait ses milliers de précieuses diapositives

— Installe-toi, ma chatonne, tu connais la maison.

Bien sûr que je la connaissais cette maison. Comme ma poche. Max et moi, on y avait passé la plupart de nos grandes vacances et toutes les relâches scolaires, sans parler des fins de semaine. On avait même le droit d'y amener nos amis. On

était traités comme des petits rois. Tout était prévu pour nous rendre la vie agréable.

Je me suis rendue directement dans « la chambre des jumeaux » et je me suis jetée sur mon lit, dans les bras de la petite sirène qui ornait la douillette, juste à côté de celle de Batman qui recouvrait sagement le lit de Max. Rien ne changeait jamais dans cette maison. J'adorais cet endroit. Les joies les plus pures de notre enfance y étaient inscrites en lettres lumineuses.

Mamicha était l'âme de cette maison depuis son mariage avec mon grand-père Théo Dubois. Elle y vivait seule depuis qu'il avait disparu mystérieusement. Je me souvenais assez bien de papi, le père de Jacinthe. Photographe animalier, il partait régulièrement aux quatre coins du monde pour croquer le portrait de toutes les « bibittes » rares de la planète. Un jour, il n'était pas revenu. Quelqu'un était venu annoncer sa disparition à Mamicha, mais elle avait refusé en bloc tout ce que ça impliquait. Malgré les années, elle ne s'était jamais résignée. Théo était parti, Théo allait revenir. Elle l'attendait depuis huit ans et ne parlait jamais de cette absence qui s'éternisait. Nous, nous respections son silence.

J'ai déballé mes affaires en moins d'une minute et je suis sortie pour faire le tour du propriétaire.

Mamicha cultivait avec amour quelques parterres de fleurs qui faisaient les délices des chevreuils, marmottes, mouffettes, ratons laveurs et autres bestioles qui demeuraient là, eux aussi. Des mangeoires étaient suspendues un peu partout. Un ballet aérien d'ailes bleues, rouges, jaunes ou noires s'y relayaient sans cesse. Sous un gros noyer, notre balançoire se berçait dans la brise tiède.

Soudain, j'ai reconnu l'appel cristallin de la cloche de cuivre qui annonçait la dînette de midi. Mamicha avait dressé le couvert dans la véranda. Après le repas, on s'est installées toutes les deux sur la galerie, face au lac, pour siroter le café au lait de la maison. Ma grand-mère m'a regardée droit dans les yeux.

— Qu'est-ce qui s'est passé en Bretagne, ma chatonne ? Raconte !

Si quelqu'un était capable de me comprendre, c'était bien Mamicha. On avait toujours été sur la même longueur d'onde. Je lui ai tout raconté : le manoir, Bellotte, la chatte, mémère Jeanne, Michel et Alain Longré, et même les présences mystérieuses de Brocéliande. Au fur et à mesure que je me confiais, un poids énorme s'échappait de mon cœur. Un silence bienfaisant s'est installé entre nous lorsque je me suis tue. Elle l'a rompu d'une voix douce.

— J'ai toujours su que tu avais des pouvoirs.

— Comment ça ?

— Depuis que tu es toute petite, tu vois et tu perçois des choses que la majorité des gens ignoreront toute leur vie. Je peux parfaitement te comprendre parce que j'ai des pouvoirs, moi aussi, même s'ils sont bien moins importants que les tiens.

— Toi aussi, Mamicha ?

Je me suis souvenue alors à quel point ma grand-mère était bizarre pour bien des gens de son entourage. Elle connaissait un peu, beaucoup, passionnément le secret des plantes. Elle devinait nos humeurs, nos soucis, nos petits chagrins, sans qu'on ait besoin de rien lui dire. On venait parfois lui demander des conseils étranges. Et puis, cette façon entière de refuser la mort de son Théo, comme si elle était sûre, contre toute évidence, qu'il était encore vivant quelque part...

— Bien sûr, chatonne. Moi aussi, je peux voir ou entendre certaines choses. Les transes, je connais !

— Les transes ?

— Oui, ce que tu appelles ton cinéma intérieur. Il y en a plusieurs sortes. Je peux t'apprendre à les apprivoiser. Les plus faciles arrivent à ta conscience comme un rêve éveillé. Il y a aussi celles qui te submergent sous le coup de l'émotion, qui

t'envahissent et te déstabilisent. Les plus difficiles, ce sont celles dont tu as besoin pour comprendre une situation et qui refusent de venir. Celles-là, il faut aller les chercher, trouver la petite corde qui va te permettre de les attirer à toi. Faire monter en toi toute ton autorité.

Je suis restée muette de surprise. Elle en connaissait des choses, Mamicha. C'était rassurant. Je savais qu'elle allait m'aider.

— Tu as bien fait de protéger ton frère. Max avance dans la vie comme un grand innocent. Il ne voit rien et il n'entend rien. Et il a un talent particulier pour se mettre les pieds dans les plats. D'ailleurs, ne relâche pas ton attention car il va avoir besoin de toi très bientôt.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je l'ai vu plusieurs nuits de suite. Il n'est pas menacé directement mais quelque chose de malveillant s'approche. Il va se retrouver dans une situation périlleuse. Et comme il ne saura pas comment s'en sortir, il se tournera tout naturellement vers toi. C'est assez confus, mais je suis sûre que ça va arriver dans pas longtemps.

— Ça promet !

— Allez, chatonne, on ne pense plus à tout ça. Tu es en vacances. Qu'est-ce que tu dirais d'une petite trempette dans le lac ?

Proposition impossible à refuser. On n'a pas pris deux minutes pour mettre nos maillots de bain, attraper nos serviettes de plage et sauter dans la Mini. L'eau du lac était géniale. Le temps a passé comme un rêve, et moi, j'avais retrouvé mes dix-sept ans...

J'ai passé presque deux semaines chez ma grand-mère. Si j'avais pu, je serais restée encore plus longtemps. On a cuisiné, on a regardé des films idiots qui nous ont fait hurler de rire, on a lu des romans policiers pas possibles et on a beaucoup parlé. La seule journée de pluie, on a fait le grand ménage de son atelier. Mamicha m'a également appris à contrôler ma respiration intérieure, à trouver mon second souffle, à déployer un bouclier protecteur et d'autres techniques qui allaient m'être bien utiles dans les prochaines semaines.

La rentrée était dans deux jours. Jacinthe avait téléphoné deux fois pour que je rentre. Mamicha m'a reconduite à l'arrêt d'autobus. Elle m'a serrée dans ses bras. Son étreinte était beaucoup moins exubérante qu'à l'arrivée, plus intense, comme si, toutes les deux, on était maintenant liées par un pacte. Juste avant que je monte dans le bus, elle m'a chuchoté à l'oreille: «Fais bien attention à toi, ma chatonne!»

Sur l'autoroute des Cantons-de-l'Est, j'ai remarqué quelques flèches rouges dans le vert des arbres. L'automne avait sorti ses couleurs de feu. Pour moi, l'été était bel et bien fini.